



Carriera, Portrait de femme (Versailles, Muset Lambinet)

Université Stendhal Grenoble 3 – Jeudi 12 février 2009

Conférence-lecture ouverte à tous
Etudiants et personnels

Ch. Noille-Clauzade (commentatrice)
A. Deny et I. Cogitore (lectrices)

SARKOZY ET LA PRINCESSE

*De quoi
la Princesse de Clèves
est-elle le NON ?*

« L'autre jour, je m'amusais, on s'amuse comme on peut,
« à regarder le programme du concours d'attaché d'administration.
« Un sadique ou un imbécile, choisissez, avait mis dans le programme
« d'interroger les concurrents sur la Princesse de Clèves.
« Je ne sais pas si cela vous est souvent arrivé
« de demander à la guichetière
« ce qu'elle pensait de la Princesse de Clèves...
« Imaginez un peu le spectacle ! »
Nicolas Sarkozy, Lyon, le 23.02.2006

Auteurs :
Christine Noille-Clauzade, Grenoble 3 (commentaires et choix des extraits)
Isabelle Cogitore, Grenoble 3 (fable de l'épilogue)
Madame de La Fayette, *La Princesse de Clèves* (1678)

Christine Noille-Clauzade.

1.1 Exorde

Mesdames Messieurs,

Nous vous convions aujourd'hui à une conférence-lecture dont le titre est :

Sarkozy et la Princesse :

De quoi la Princesse de Clèves est-elle le NON ?

Avec

dans le rôle des lectrices, Aurélie Deny et Isabelle Cogitore,

comme commentatrice, Ch. Noille-Clauzade, E.C. à l'université Stendhal Grenoble 3,

et, en guise de texte littéraire, *La Princesse de Clèves*, par Madame de La Fayette, 1678.

Première lecture : *Le Pays des Plaisirs* [voir la fin du document].

2.1. Présentation

Ceci est une conférence à deux voix, puisque nous allons organiser ce temps en dix-huit séquences de micro-lecture et autant de séquences intercalées de réflexion.

Nous vous proposons donc un fonctionnement en contrepoint,

- entre le commentaire et la lecture ;
- entre l'examen des propos de Nicolas Sarkozy sur la *Princesse de Clèves* et l'écoute du texte de Madame de La Fayette ;
- entre une interrogation sur les limites et les présupposés du discours DU pouvoir, et l'expérience (à laquelle nous vous invitons) du pouvoir des mots et de la littérature.

Au bout du compte (et du conte), nous arriverons, du moins nous l'espérons, à comprendre de quoi, dans le présent de nos actions, la *Princesse de Clèves* est devenue le nom et le NON.

Deuxième lecture : *Les belles personnes*

3. 1. Anti-lecture (un désaccord majeur).

Si la *Princesse de Clèves* aujourd'hui nous rassemble, c'est qu'en trois ans elle s'est avérée la tête de Turc de notre Président. L'évocation de son seul nom suffit chez lui à faire surgir une scène d'anthologie, placée sous le signe du déplaisir, de l'abrutissement et, qui l'eût cru, de la souffrance.

« Voilà que j'avais préparé un discours, eh bien je vais le mettre de côté parce lorsque l'on est avec tant d'amis (...) on se doit de parler avec le cœur et pas avec un texte. Je vais donc parler très librement... L'autre jour, je m'amusais, on s'amuse comme on peut, à regarder le programme du concours d'attaché d'administration. Un sadique ou un imbécile, choisissez, avait mis dans le programme d'interroger les concurrents sur la Princesse de Clèves. Je ne sais pas si cela vous est souvent arrivé de demander à la guichetière ce qu'elle pensait de la Princesse de Clèves... Imaginez un peu le spectacle ! »
(Déclaration de Nicolas Sarkozy à Lyon le 23 février 2006, publiée sur le site de l'UMP)

Ces propos seront repris littéralement dans le journal gratuit *20 Minutes* en plein cœur de la campagne présidentielle (édition du 16 avril 2007), avec deux ajouts, à l'incipit et à la clause :

"Dans la fonction publique, il faut en finir avec la pression des concours et des examens. L'autre jour, je m'amusais [...] Imaginez un peu le spectacle ! En tout cas, je l'ai lu il y a tellement longtemps qu'il y a de fortes chances que j'aie raté l'examen !"

C'est en tant que président de la République que Nicolas S. revient une fois encore, un an plus tard, sur la Princesse :

« Les premières victimes de l'organisation actuelle, ce sont les fonctionnaires. (...) C'est tout ce que nous engageons (...) sur la mobilité, sur la reconnaissance du mérite, sur la valorisation de l'expérience, sur la possibilité pour quelqu'un d'assumer sa promotion professionnelle sans passer un concours ou faire réciter par cœur la Princesse de Clèves ! ça compte aussi dans la qualité de vie d'un fonctionnaire... »

Enfin, dans un discours public à Batz-sur-Mer, le 24 juillet 2008, le Président évoque la prime au bénévolat en stigmatisant, au passage, un certain texte :

« Pourquoi on n'en tiendrait pas compte ? Ca vaut autant... euh... que de savoir par coeur la Princesse de Clèves... Enfin, j'ai rien contre... enfin, bon, enfin...c'est parce que j'avais beaucoup souffert sur elle... »

Après un tel exercice d'anti-lecture, que l'on peut dire oppressant d'agressivité et d'imbécillité, nous vous proposons un retour à au texte de Madame de La Fayette, dont nous apprécierons ensemble le pouvoir d'apaisement et d'aération.

Troisième lecture. *Le prince du désir.*

4.1. Le roman de Mme de La Fayette : une littérature savante.

Deux mots ici pour présenter en son contexte historique le texte de la *Princesse de Clèves*.

Madame de La Fayette, auteur du 17^e siècle – elle est une contemporaine de Louis XIV -, participe à deux mouvements d'idées majeurs, la préciosité et le jansénisme.

La préciosité peut être définie comme un mouvement porté d'abord par les femmes, les grandes aristocrates. Elle relève d'une culture des salons mondains, où règnent l'art de la conversation et l'art de plaire, qu'on appelle la galanterie.

Dans l'évolution des genres littéraires (roman, poésie), la préciosité est associée à une quête du raffinement :

- raffinement sur les sentiments (en particulier sur le sentiment amoureux) ;
- raffinement de l'analyse des sentiments (thème majeur de la littérature précieuse) ;
- enfin raffinement de la langue et du style pour permettre cette analyse.

Autre donnée, le jansénisme nourrit, dans les milieux mondains, une religiosité pessimiste, privilégiant de grands thèmes moraux, la faiblesse et de la misère de l'homme, ainsi que, en sens inverse, la toute puissance de la passion, sa force destructrice, et le pouvoir irrésistible du désir.

L'histoire de la Princesse de Clèves suit ainsi, sur la carte de Tendre, l'itinéraire ô combien dangereux qui conduit inexorablement vers les terres inconnues de la passion.

Quatrième lecture. *Une apparition.*

5.1. *La Princesse de Clèves* ou l'expérience de l'altérité.

Dans les propos de Nicolas Sarkozy, il apparaît d'évidence que ce petit roman du XVIIe siècle est perçu dans toute son inactualité, dans sa différence, dans sa résistance à nos normes présentes.

C'est pour Sarkozy un texte mort, qui vient de loin, appartenant au passé. Or le passé c'est l'autre, le différent, le lointain disait Barthes - et l'on sait bien que Nicolas Sarkozy défend le même, le même culturel mais aussi le même chronologique.

Or, cette différence, cette inactualité, cette altérité de la *Princesse de Clèves*, il est tout à fait exact qu'on peut à la fois l'appréhender et même la revendiquer, à trois niveaux :

- une altérité temporelle - elle renvoie à deux temps forts de notre passé, l'histoire du XVIIe siècle où elle constitue un événement éditorial et littéraire, et l'histoire du XVIe siècle et du règne de Henri II, qui sert de cadre à l'intrigue fictionnelle ;
- une altérité culturelle - elle renvoie à un état de la langue, à un ensemble de normes et de croyances qui ne sont plus au cœur de notre culture ;
- une altérité romanesque enfin, en ce que l'immersion dans la fiction, dans le roman, quel qu'il soit, nous invite à quitter notre présent et à plonger dans un nouveau monde possible qui surgit et émerge au fil de notre lecture.

En ce sens, lire *La Princesse de Clèves*, c'est pouvoir faire front à la difficulté mais aussi au bonheur de la rencontre avec la différence, et accepter de le faire.

Avant de poursuivre (sur l'idéologie du temps présent, bien sûr), je vous invite à continuer notre rencontre avec l'Autre, notre écoute de la *Princesse de Clèves*.

Cinquième lecture. *Accord ou désaccord.*

6.1. Dis/simulations

Un universitaire spécialiste des littératures du libertinage, Jean-Pierre Cavallé, a récemment travaillé sur les écritures de la dissimulation au XVII^e siècle: et il a montré que la dissimulation par les mots s'effectue dans un double mouvement, un mouvement de dérobage (c'est là le fait même de « dissimuler ») et un mouvement d'invention d'une fiction substitutive.

En ce sens, les écrits de la dissimulation sont aussi des écrits de simulation.

C'est ce double mouvement, de dérobage et de fiction, de mensonge et d'affabulation, que nous pouvons reconnaître dans la première citation de Nicolas Sarkozy, celle qui convie dans un même lieu imaginaire un interrogateur et des concurrents, un interviewer et la guichetière.

Dans l'espace de quatre lignes en effet, le candidat à la Présidence nous ment trois fois - trois dérobages, trois glissements, qui sont autant de tentative de dissimulation :

- mensonge sur le niveau du concours ;
- mensonge sur le contenu de l'épreuve de littérature ;
- mensonge sur les destinataires du concours.

Mensonge d'Etat, vérité des médias ! Nous nous devons bien, en tant qu'enseignants-chercheurs, de publier ces fourvoiements où nous égare le discours du pouvoir, et nous le devons plus encore à la Princesse de Clèves, dont la mémoire est ici triplement mise à mal.

D'un interrogatoire à l'autre, retrouvons cependant le mari de la Princesse de Clèves.

Sixième lecture. *Enquête sur les sentiments.*

7.1. De l'énarque à la guichetière

Premier mensonge, Sarkozy nous parle d'un programme pour le concours « d'attaché d'administration », puis pour le recrutement d'un guichetier.

Or, après vérification (car un chercheur sachant chercher sait aussi trouver), aucun des programmes d'attaché d'administration (qu'elle soit hospitalière, territoriale, etc.) ne comprend une épreuve de littérature sur texte à l'oral (ni à l'écrit).

Il n'y a pas de textes littéraires aux programmes des concours d'attaché d'administration.

Ah !

Mais en cherchant bien, on en trouve un (et c'est ce qu'il fallait dissimuler), à un autre niveau, celui d'attaché d'administration *centrale*. Ce concours est un des grands concours de l'Etat, à un degré d'exigence très proche de celui de l'ENA. Dans ce cadre-là, une œuvre littéraire sur programme est à préparer pour l'oral.

Ce que Sarkozy a choisi de dissimuler ici, c'est donc l'élitisme de son éducation et de celle de son entourage : quand il consulte un programme, c'est celui de l'entrée à l'ENA ou d'attaché d'administration centrale.

Mais cela, il faut le taire aux adhérents UMP réunis à Lyon, il faut le taire aux lecteurs de 20 Minutes, d'où quelques glissements :

- un glissement hiérarchique (d'attaché d'administration centrale à attaché d'administration tout court)
- un glissement généralisant (d'attaché d'administration à tous les concours de l'administration sans distinction)
- un glissement par exemplification (de l'administration en général au concours, jugé exemplaire, de la guichetière de la Poste, laquelle poste, c'est idiot, n'est plus depuis longtemps une administration de la fonction publique et ne recrute plus sur concours pour les emplois de catégorie A, B, ou C).

Si Sarkozy avait connu les règles du classicisme, il aurait su que le mensonge mène à l'invraisemblance.

Septième lecture. *La rencontre*.

8.1. On ne ment jamais que trois fois.

Après cette parenthèse euphorique, retour sur une scène passablement plus dysphorique – le deuxième mensonge de Sarkozy, sur le contenu du concours. Là aussi, d'une citation à l'autre, on observe des glissements.

Sarkozy parle d'abord d'« interroger sur la *Princesse de Clèves* » (tous les étudiants en Lettres ou en Langue et Civilisation étrangères voient de quoi il retourne) ; puis il en vient à envisager de « demander ce que » l'on « pense de la *Princesse de Clèves* ». Du même coup, il nous fait glisser de l'examen universitaire à une question d'amateurs, au fond d'un salon : Que pensez-vous du dernier Houellebecq ? Que pensez-vous de *La Princesse de Clèves* ?

Le tour de passe-passe a réussi à faire surgir, au cœur d'un programme de recrutement de la fonction publique, l'idée d'un appel au jugement intime et à l'impression, et non au savoir et à la compréhension.

Or, précisément, c'est là une inexactitude flagrante, dans la mesure où les jurys n'enquêtent pas sur le ressenti des candidats, mais sur leur capacité à structurer une compréhension du texte, un savoir sur le texte.

Le premier biais de Sarkozy a donc consisté à détourner l'examen de sa finalité de savoir, de sa finalité « épistémologique », comme les chercheurs la nomment, et donc à lui ôter sa légitimité.

Mais dans la suite des attaques contre *La Princesse de Clèves*, Nicolas Sarkozy est allé bien plus loin : le questionnement se fige désormais en un programme aberrant : « faire réciter par cœur *La Princesse de Clèves* », « savoir par cœur *La Princesse de Clèves* ».

C'est un mensonge énorme, volontaire, et sciemment opéré non plus uniquement pour détourner l'épreuve de littérature de son but légitime, mais pour la disqualifier au nom d'un but illégitime, qui serait de ne tester que la capacité du candidat à restituer machinalement et littéralement un texte, à être un bon perroquet.

Le mensonge encore une fois dissimule quelque chose (la finalité noble d'une épreuve littéraire) et feint de croire à une finalité abrutissante et auto-disqualifiante.

Finissons-en rapidement avec le troisième mensonge d'Etat, plus furtif : Sarkozy ne parle pas de « candidats » à un concours (alors que c'est le terme consacré, dans les rapports de jurys par exemple), mais de « concurrents », comme l'on était dans un jeu télévisé ou un tournoi sportif. Là encore, c'est une façon de niveler l'oral de littérature sur un paradigme fondamentalement étranger au monde du savoir, le paradigme des jeux et de la société du spectacle.

Arrêtons-nous une fois encore, pour repartir vers le XVIIIe siècle : n'ayons cependant pas la naïveté de l'idéaliser. Au XVIIIe siècle aussi, le politique est d'abord un abus du pouvoir, qui ignore - non pas la spécificité du savoir - mais les frontières du privé et du for intérieur. L'univers de *La Princesse de Clèves* est aussi l'expérience d'un univers sous contrainte.

Huitième lecture. *Questions sur le nom.*

9.1. Un imaginaire de la pulsion sadique.

Les énoncés de Nicolas Sarkozy reposent donc sur des mensonges ; mais en même temps, ils travaillent à une affabulation double, l'interrogatoire des candidats à un concours d'administration, et le questionnement de la guichetière à la Poste. Et notre hypothèse est que ces deux affabulations sont aussi éminemment révélatrices.

Disons-le d'emblée sans détour, la scène que fait surgir devant ses yeux Sarkozy dans la première de ses déclarations, exhibe un imaginaire de la torture : torture de la guichetière littéralement mise à la « question », et mention explicite, d'une volonté d'agression « sadique » de la part de l'inquisiteur (de l'interrogeur).

Or, l'on sait qu'en psychanalyse, la pulsion sadique obéit à un protocole psychique complexe, qui associe la faillite des repères à un sentiment de culpabilité, lequel se retourne en agressivité.

Sarkozy imagine donc intuitivement, mais de façon très révélatrice, l'examineur dans un rapport de culpabilisation et d'auto-dévalorisation, qu'il retourne en agressivité sur lui-même et sur le malheureux candidat. D'où une énigme : De quoi, dans l'imaginaire « sarkozien » (comme « kolkhozien »),

l'examineur éprouve-t-il le manque ? De quoi s'inflige-t-il la faillite (avant de l'infliger aux autres) ?

Très clairement, une interprétation simple s'impose : pour Sarkozy, l'enseignant membre du jury ne peut être qu'un frustré, un frustré dans son désir de reconnaissance sociale et de pouvoir d'achat, coupable de ce que l'ancien « pouvoir spirituel » (pour reprendre l'expression d'Auguste Comte) ne vaille plus rien, n'ait plus aucune valeur marchande dans le système de références « actuel », c'est-à-dire celui de Sarkozy, celui de l'argent et du « pouvoir matériel ».

L'enseignant pour Sarkozy ne peut être alors que dans la frustration et l'agressivité. Qu'en penser ? Tout simplement, l'imaginaire sarkozien vient témoigner pour nous d'une mécompréhension viscérale qui celle de Sarkozy à l'égard du savoir. Il ne peut le concevoir qu'en rapport à l'économie et aux valeurs marchandes, en termes d'économie de la connaissance : autant dire qu'il n'est pas capable de penser son indépendance.

Neuvième lecture. *Le testament maternel*.

10.1. La littérature ou l'« impuissance à dire vrai » (Roland Barthes).

Pour en finir avec l'imaginaire dysphorique de Sarkozy, nous nous arrêterons sur l'autre face de la violence, à savoir un imaginaire de la souffrance : souffrance implicite de la guichetière, souffrance de l'échec (« il y a de fortes chances que j'ai raté l'examen »), enfin souffrance thématifiée, dans une des déclarations ultérieures, sous forme d'un pseudo-aveu autobiographique déniait toute part de plaisir à la découverte d'un texte : « J'avais beaucoup souffert sur elle ».

Pauvre Nicolas S. ! pourquoi a-t-il raté son oral ? pourquoi a-t-il souffert autant ? Parce qu'il a fait du par cœur ! Du par cœur sur le texte - ou plus vraisemblablement, du par cœur sur le cours !

Nicolas Sarkozy nous donne ici un aperçu furtif sur une souffrance répertoriée par nos amis psychanalystes, la souffrance de l'*impuissance*, laquelle brise et renverse le rêve de toute puissance que l'on associe

habituellement au stade psychologique des deux-trois ans, celui de la conquête de l'autonomie par la maîtrise des objets et du désir des objets.

« Je donne, je ne donne pas, je donne pour faire plaisir, je ne donne pas pour faire souffrir, je suis tout-puissant sur les autres ! » Cette toute-puissance manipulatrice et fixée sur le décompte et le maniement des objets a pu être récupérée pour décrire le fétichisme de l'avare, et plus généralement, les dérives d'une société qui fixe son seul désir sur l'argent.

L'impuissance de l'élève Sarkozy brise alors ce rêve : c'est l'expérience d'une impossibilité à convertir en restitution mécanique la maîtrise d'un texte, une impossibilité de satisfaire la volonté de possession de la littérature comme s'il s'agissait d'un objet, d'un produit de part en part manipulable et dominable, comme si la compréhension du texte pouvait être restituable dans un par cœur figé et exhaustif.

Voilà qui témoigne encore d'une fois d'une mécompréhension radicale de ce que l'on attend d'une analyse littéraire : l'enseignant, pendant l'année comme dans un jury, ne demande pas au candidat ou à l'étudiant la récitation par cœur d'un savoir complet et définitif épuisant le texte (« Voilà, j'ai tout dit ! »), mais il vérifie que le candidat sait utiliser les analyses et les interprétations vues pendant l'année de préparation, de façon à produire une analyse et une interprétation nouvelles et singulières qui soient adaptées à l'extrait donné ou à une problématique précise.

Roland Barthes écrivait dans une étude célèbre sur un autre auteur du XVII^e siècle, Jean Racine, que la littérature instituait dans notre monde notre « impuissance à dire vrai ». Mais Sarkozy n'a pas lu non plus Roland Barthes.

Bilan sur ce double imaginaire de l'agressivité et de la souffrance : le même divorce politique se faire jour. Le Président ne peut / ne veut évaluer l'examen qu'à l'aune de la société du spectacle (comme un jeu-concours) ; il ne présente les connaissances et l'examineur qu'en les rapportant implicitement à une évaluation marchande de l'enseignant comme profession de ratés et à un idéal de marchandisation manufacturée des savoirs littéraires.

Dixième lecture. *Un trouble dont elle n'était pas maîtresse.*

11.1. Un grain de sable dans la machine.

Dans cette machinerie complexe du pouvoir et de l'idéologie, *La Princesse de Clèves* est le grain de sable qui fait dérailler, la preuve d'une erreur d'appréciation (« j'ai raté l'examen »), l'épreuve politiquement incorrecte qui dérègle la belle mécanique sarkozienne.

Pourquoi ? Parce que l'analyse littéraire mobilise par nature un savoir non quantifiable, non restituable mécaniquement : ce que Sarkozy expérimente avec la *Princesse de Clèves*, c'est la rencontre de l'altérité et de la sophistication, d'un système de valeurs qui dénie toute légitimité aux valeurs de l'économie et du pouvoir.

Car par le lien fort qu'elle entretient, nous l'avons vu, avec l'altérité, *La Princesse de Clèves* nous invite plus que tout autre texte, à une ascèse, à une sortie hors de nos habitudes économiques et consummatrices, à un élitisme noble de l'intelligence, à une expérience spirituelle qui n'est pas de conquête, mais de quête.

Comme l'écrit avec bonheur Pierre Assouline dans son Blog (à la date du 20 décembre 2006), « *Insulter de cette manière répétée, lourde, insistante la Princesse de Clèves [...] prend une résonance extra-littéraire, sans quoi ce serait anecdotique. C'est cracher sur la légèreté, le goût de la nuance en toutes choses, l'esprit de finesse, la grandeur d'une langue, une forme de sensibilité qui lui tragiquement étrangère.* »

Onzième lecture. *L'art du silence (le vol du portrait)*.

12. 1. Du roman comme expérience de pensée.

La littérature, et par-dessus tout le roman, nous permettent de réaliser sur le mode fictionnel des expériences de pensée et d'affect : tout roman en ce sens est un roman d'éducation, éducation au monde et à ses normes, éducation au cœur et à ses pièges.

Cette expérimentation de soi par le détour de la lecture romanesque, Nicolas Sarkozy revendique d'être incapable de la faire. Or, cette expérimentation est une source d'enrichissement et de formation de soi, de bien des façons :

- elle nous introduit à la sophistication et à la complexité (à travers l'analyse des sentiments et des mœurs) ;
- elle nous habitue à l'altérité ;
- elle nous offre une leçon d'exemplarité, dans la mesure où les héros sont constitués en cas exemplaires, en exemples donnés au lecteurs des bonheurs et des malheurs de la destinée humaine.

Or, Nicolas Sarkozy résiste à une telle éducation à la sophistication, à l'altérité, à l'exemplarité : et ce faisant, il nous renvoie en creux à la seule culture (de masse) qu'il promeut *sciemment* : la culture du spectacle, qui repose sur la simplification, sur la reproduction et la représentation du même, sur la marchandisation des modèles.

En contrepoint de cette promotion de l'ignorance, Madame de La Fayette nous propose discrètement une héroïne exemplaire, exemplaire d'un parcours d'éducation qui se transforme en cheminement vers la résistance.

Car la Princesse de Clèves éprouve pour nous les difficultés qu'il y a à conquérir une éducation, qu'elle soit éducation à la parole, au sentiment, aux conventions, aux normes sociales et à leur lourdeur.

Douzième lecture. *Le courage de la fuite.*

13.1. Culture littéraire et rentabilité sociale.

L'un des deux scénarios imaginé par Sarkozy (la rencontre entre un examinateur et un candidat) exhibe, selon son auteur, une incongruité, qu'explicitent les déclarations ultérieures de celui qui est devenu entre temps le chef de l'Etat : à savoir la rencontre entre les tâches de la fonction publique, et la culture, qu'elle soit générale ou littéraire.

Quel besoin de la culture ou de la littérature pour faire un bon fonctionnaire ? Aucun, pour Sarkozy ! A ce titre, l'auteur des programmes n'est pas seulement sadique, il est « imbécile ».

C'est devenu même un refrain des rengaines ministérielles : nous assistons actuellement à un tir groupé non seulement contre certaines connaissances (la littérature, par exemple), mais contre la notion même de concours, dont il convient de rappeler qu'elle est par ailleurs un des fondements républicains pour un Etat efficace.

Or, pourquoi selon nous, l'épreuve de culture générale et l'épreuve de littérature, aujourd'hui remises en cause, ont toute leur place dans un concours de l'administration ?

D'abord parce que l'épreuve de culture générale, pour commencer par elle, ne mesure pas, encore une fois, la maîtrise de techniques et de contenus acquis, mais l'aptitude à la discussion, à la compréhension, à la contradiction, à la synthèse : aptitudes ô combien nécessaire dans le monde professionnel en général, et dans celui des services dits précisément publics en particulier.

De même, une épreuve de littérature a elle aussi tout autant sa place dans les concours de recrutement des agents de l'Etat : ne permet-elle pas en effet d'évaluer l'aptitude à analyser et à démonter des écrits, à décrypter et à faire du sens avec un discours étrange ou étranger, bref à actualiser dans le monde présent, à rendre praticable les énoncés et les propos résistants, en marge, décalés, délaissés ?

Que le premier fonctionnaire qui n'a jamais eu à faire la part des choses dans des propos subreptices ou elliptiques, dans des paroles en l'air ou des demandes contournées, jette son exemplaire de *La Princesse de Clèves* au feu .

Treizième lecture. *Un aveu héroïque.*

14.1. Savoir lire, savoir-vivre

Pour reprendre l'analyse d'Yves Citton dans *Lire, interpréter, Actualiser. Pourquoi les études littéraires ?* (Paris, Editions Amsterdam, 2007), dire qu'un énoncé (un texte) est inactuel, autre, différent, ne signifie pas qu'il soit illisible : l'enseignement de la littérature, est précisément une formation à l'art de lire, une discipline prenant en charge l'apprentissage de la lisibilité. Apprendre comment effectuer cette reprise du texte, cette actualisation du sens, cet art d'*interpréter* la littérature dans le concert de la vie, est alors éminemment « formateur » et « professionnalisant », comme aiment à le dire ceux qui nous gouvernent.

Les futurs énarques en effet, comme n'importe quel fonctionnaire, y apprendront à comprendre, à dominer les langages au lieu de s'y laisser piéger,

à repérer et même à infléchir la production des signes et des symboles qui parcourent et saturent l'espace culturel contemporain.

Plus généralement, tout agent administratif est constamment confronté à une suspension du sens, à des phrases en apparence simples, mais qu'il faut souvent savoir décrypter, comprendre *entre les mots* ou à *demi-mots*.

En ce sens il a besoin d'entrer en relation avec la *Princesse de Clèves*, de s'immiscer dans les places vides et les interstices que le roman ménage à tout lecteur, de mettre à distance ce qui est dit et de faire parler les silences, car cette relation, complexe et difficile, est formatrice pour toutes les situations moins complexes qu'il est susceptible de rencontrer.

Faire partager la difficulté de cette lecture, c'est paradoxalement permettre une meilleure effectuation des tâches à venir.

Enfin, disons-le haut et fort en ces temps incertains, la culture générale et littéraire n'a pas, de droit, à être réservée à une élite et confisquée à l'immense majorité des classes moyennes. Faut-il le rappeler, participer à la mémoire des patrimoines et des cultures que l'histoire des hommes lègue à notre présent est inscrite dans la déclaration universelle des droits de l'homme.

Le savoir-lire est ici indissociable d'un droit à la culture qui est partie prenante de l'ensemble des droits de l'homme.

Quatorzième lecture. *Derniers beaux jours*.

15.1. Circulez ! Il n'y a rien à voir !

Autre scène dont l'incongruité exhibée par Nicolas Sarkozy signale son profond mépris, la rencontre entre une guichetière et un individu lui demandant : « Que pensez-vous de la Princesse de Clèves ? ».

« Imaginez un peu le spectacle ! »

Eh bien, imaginons : manifestement, dans la fiction suggérée ironiquement par le Prince de la bonne Blague, la rencontre entre la Princesse et la guichetière est aussi tordante que, mettons, la confrontation d'un canard et

d'une paire de ciseaux, aussi burlesque que le mélange des genres, l'alliance du prosaïsme et du romanesque.

Pourtant, même si l'on devait accrédi-ter la part d'in vraisemblance qu'il y aurait dans cette rencontre (et nous nous refusons pour notre part à le faire), « *Il est toutefois significatif et triste de voir un Président considérer un monde où l'on demanderait à la guichetière ce qu'elle pense de La princesse de Clèves comme un repoussoir absurde et Kafkaïen – alors que cela pourrait au contraire constituer la visée inspiratrice d'un monde possible éminemment désirable* » (Y. Citton, ouvrage cité, p. 223).

Pour notre part, nous voudrions nous pencher sur un autre aspect de la rencontre. Car cette saynète nous pose une question, à nous les spécialistes de la littérature : qu'en est-il de la capacité de notre monde actuel à accueillir la littérature, à lui ménager une place ?

Or, l'espace suggéré, inventé par Sarkozy pour poser la question de la littérature (« Que pensez-vous de la Princesse de Clèves ? ») est un espace social bien connu par tout un chacun, l'espace à la fois encombré et aliénant de la Poste : les guichets, les présentoirs de produits financiers, la file d'attente, les clients énervés ou apathiques, le chef faisant des apparitions pour mettre la pression sur les objectifs de rendement et de bénéfices, et au guichet numéro 4, la guichetière.

Que peut-elle bien répondre à l'examineur surgi dans la foule ? Sarkozy ne peut concevoir cette intrusion que comme une entrave au bon fonctionnement du service, un détournement de la tâche à effectuer, une perte (de temps et d'argent).

Or, la guichetière du guichet numéro 4 rencontre ce genre de situations plusieurs fois par heure : mieux, par expérience et formation à la stratégie clientèle, elle connaît la tactique pour répondre brièvement et évacuer rapidement à la fois sa propre prise de parole et le client.

Notons qu'en ce sens, les procédures d'« accueil » reprennent et confortent le point de vue sarkozien, de clôture, d'exclusion et de liquidation de ce type d'intrusion.

Quinzième lecture. *Voir sans être vu : aimer de loin.*

16.1. Pouvoir parler, pouvoir penser : les droits de la guichetière de la Poste.

Mais il arrive à la guichetière numéro 4, celle que les vieilles personnes préfèrent, toujours de service l'après-midi, de sortir des rails de la fonction. Il lui arrive de répondre et d'ouvrir un temps de bavardage, avec ses collègues par-dessus les pèse-lettres, avec les clients par-dessus l'épaule du premier, et que de fil en aiguille, un bref espace de sociabilité impromptu et jouissif, une échappée belle viennent réveiller la torpeur, et rappeler au passage que le service public n'est pas encore totalement taylorisé.

Qu'est-ce qui apporte cette bouffée d'air ? l'ouverture sur un ailleurs, sur un au-delà de la situation présente, que peut tout autant déclencher l'évocation d'une émission télévisée récente que la dernière parution du roman de Houellebecq.

Cela étant, par le rapport fort qu'elle entretient, nous l'avons vu, avec l'altérité, la *Princesse de Clèves* est par excellence un sujet d'évasion, un nom parlant à l'affect et à l'imagination. Y compris dans les situations d'aliénation aux normes et aux contraintes du pouvoir commercial et du social, l'évocation de la littérature a bel et bien le pouvoir de faire émerger un espace de libération et de récupération d'une autre sociabilité.

Seizième lecture. *Un malentendu tragique.*

17.1. Portrait de la guichetière en Princesse de Clèves

Dernière hypothèse, la guichetière peut aussi se troubler et rougir devant une question qui l'interroge sur son savoir, sur sa culture et/ou sur ses impressions, sur sa sensibilité. Elle a le droit de refuser d'aller au-delà de toute demande concernant les services et les ressources de sa fonction.

Elle peut choisir de répondre par le silence.

En ce sens, dans notre monde moderne où des malotrus sarkoziens peuvent sadiser à peu de frais une guichetière, celle-ci est bien la nouvelle

figure de la Princesse de Clèves, sa sœur en humanité, revendiquant le droit à la sphère privée et infligeant une limitation radicale à tout abus de pouvoir.

Dix-septième lecture. *Aimer sans céder.*

18.1. La Princesse de Clèves ou le pouvoir de dire non.

Sœur en humanité de la guichetière en effet, qu'éprouve la Princesse de Clèves au cours de son histoire ? Victime innocente offerte à l'appétit des désirs, elle est sans cesse interrogée sur ses sentiments (par la Reine, par la Dauphine, par sa mère, par son ami, par son amant). Et elle expérimente jusques dans sa chair (confusion, rougeurs, langueur, maladies) la pénibilité et l'illégitimité de ces questionnements.

Alors, petit à petit, la Princesse de Clèves fait l'apprentissage du NON : dire non au pouvoir, découvrir le pouvoir de dire non, de mettre une frontière entre soi et le monde et de protéger un espace de liberté intérieure, à l'abri du regard et du pouvoir, à l'abri du spectacle de la cour et d'une société espionne.

A l'aliénation du fort intérieur telle que la jeune Princesse l'éprouve au début du roman, correspondent, dans les deux dernières parties, et tout particulièrement dans les deux scènes d'aveu (à son mari, puis à son amant après la mort de son mari), la reconquête de soi et la découverte de la force qu'il y a à résister.

C'est ainsi que l'aveu à son mari, scène jugée invraisemblable par le XVII^e siècle (comment une femme pourrait avouer à son mari son amour pour un autre que lui ?) comporte une double dénégation : la Princesse de Clèves dit à Monsieur de Clèves qu'elle ne l'aime pas, et elle répond non à son désir de connaître son rival.

De même, la dernière scène avec son amant est là encore certes un aveu, le seul aveu d'amour – émouvant, sublime –, mais doublé d'un refus impressionnant : elle lui avoue qu'elle l'aime et lui oppose en même temps un refus définitif à toute relation possible, au nom d'une souffrance à venir, d'une logique interne du désir voué à disparaître avec le temps.

Et c'est ainsi que dans ce minuscule livre publié anonymement en 1678, les scènes d'aveu sont autant de scènes de résistance, au pouvoir et au spectacle, à toute emprise sur l'espace privé du désir féminin.

Que cette femme, capable de défaire les positions d'autorité que le politique, le social et l'affectif ont données aux hommes, soit devenue la bête noire de Sarkozy, n'est pas étonnant.

Dix-huitième lecture. *Le départ.*

19. Conclusion : De quoi la Princesse de Clèves est-elle le NON ?

En reprenant l'Appel de Sophie Rabau pour une lecture-marathon de *La Princesse de Clèves* devant le Panthéon, nous dirons ceci :

Parce que nous désirons un monde ouvert où nous pouvons, aussi, parler de *La Princesse de Clèves*, de quelques autres textes, et pourquoi pas d'art et de cinéma, avec nos concitoyens quelle que soit la fonction qu'ils exercent,

Parce que nous sommes persuadés que la lecture d'un texte littéraire prépare à affronter le monde, professionnel et personnel,

Parce que nous croyons que sans la complexité, sans la réflexion et sans la culture, la démocratie est morte,

Parce que nous croyons que l'Université est et doit être le lieu de la pensée, de l'effort et de la quête, et non de la rentabilité, de la rencontre avec la différence, culturelle ou historique, et non de la répétition du même,

Parce que nous voulons témoigner de ce que notre fonction d'E.C. n'est pas seulement de professionnaliser mais aussi de lire et de donner à lire,

Parce que nous sommes en grève pour en témoigner,

Nous pouvons dire à présent de quoi la Princesse de Clèves est le nom : elle est le nom de notre NON à Sarkozy.

Dix-neuvième lecture. *Epilogue, par Isabelle Cogitore.*

19. 2. La Princesse et la Guichetière, fable actuelle

Une guichetière, campée à son guichet,
 assistait désolée au défilé sans fin
 des clients trop pressés.
 Soudain apparut sur la droite
 -les lieux d'apparition ont bien souvent un sens-
 un homme hyperactif, agité dirait-on,
 dont l'épaule et la tête tressautaient sans trêve.
 L'homme lui demanda, sur un ton méprisant :
 « Et la Princesse de Clèves,
 qu'en pensez-vous enfin ? »
 La guichetière outrée que l'on mît en question
 ses goûts et même plus, toute sa formation,
 répliqua au passant
 -car chacun savait bien qu'il ne faisait que passer- :
 « Si je suis à ce poste,
 je le dois au travail,
 et non au formatage.
 La littérature aide à mieux penser le monde
 et j'ai lu autrefois qu'un penseur avait dit :
 Nous ne sommes que des nains sur les épaules des géants.
 Vouloir nier le poids des textes du passé,
 c'est vouloir oublier la taille des géants.
 Un nain posé au sol ne voit vraiment pas loin ».

Isabelle Cogitore

La Princesse de Clèves

par Madame de La Fayette, 1678

[*Extraits, Ch. Noille-Clauzade, Grenoble 3*]

1. *Le Pays des plaisirs*

La magnificence et la galanterie n'ont jamais paru en France avec tant d'éclat que dans les dernières années du règne de Henri second. Ce prince était galant, bien fait et amoureux ; quoique sa passion pour Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, eût commencé il y avait plus de vingt ans, elle n'en était pas moins violente, et il n'en donnait pas des témoignages moins éclatants.

Jamais cour n'a eu tant de belles personnes et d'hommes admirablement bien faits ; et il semblait que la nature eût pris plaisir à placer ce qu'elle donne de plus beau, dans les plus grandes princesses et dans les plus grands princes.

Le goût que le roi François premier avait eu pour la poésie et pour les lettres régnait encore en France ; et le roi son fils aimant les exercices du corps, tous les plaisirs étaient à la cour.

2. *Les belles personnes*

Mais ce qui rendait cette cour belle et majestueuse était le nombre infini de princes et de grands seigneurs d'un mérite extraordinaire. Ceux que je vais nommer étaient, en des manières différentes, l'ornement et l'admiration de leur siècle.

Le chevalier de Guise, que l'on appela depuis le grand prieur, était un prince aimé de tout le monde, bien fait, plein d'esprit, plein d'adresse, et d'une valeur célèbre par toute l'Europe.

Le prince de Clèves [...] était digne de soutenir la gloire de son nom ; il était brave et magnifique, et il avait une prudence qui ne se trouve guère avec la jeunesse.

Le vidame de Chartres [...] était également distingué dans la guerre et dans la galanterie. Il était beau, de bonne mine, vaillant, hardi, libéral ; toutes ces bonnes qualités étaient vives et éclatantes ; enfin, il était seul digne d'être comparé au duc de Nemours, si quelqu'un lui eût pu être comparable.

3. *Le prince du désir*

Ce prince, [Monsieur de Nemours], était un chef-d'oeuvre de la nature ;

ce qu'il avait de moins admirable était d'être l'homme du monde le mieux fait et le plus beau.

Ce qui le mettait au-dessus des autres était une valeur incomparable, et un agrément dans son esprit, dans son visage et dans ses actions, que l'on n'a jamais vu qu'à lui seul ;

il avait un enjouement qui plaisait également aux hommes et aux femmes, une adresse extraordinaire dans tous ses exercices, une manière de s'habiller qui était toujours suivie de tout le monde, sans pouvoir être imitée, et enfin, un air dans toute sa personne, qui faisait qu'on ne pouvait regarder que lui dans tous les lieux où il paraissait.

Il n'y avait aucune dame dans la cour, dont la gloire n'eût été flattée de le voir attaché à elle ; peu de celles à qui il s'était attaché se pouvaient vanter de lui avoir résisté, et même plusieurs à qui il n'avait point témoigné de passion n'avaient pas laissé d'en avoir pour lui.

4. *Une apparition*

Il parut alors une beauté à la cour, qui attira les yeux de tout le monde, et l'on doit croire que c'était une beauté parfaite, puisqu'elle donna de l'admiration dans un lieu où l'on était si accoutumé à voir de belles personnes.

Après avoir perdu son mari, [sa mère, madame de Chartres], avait passé plusieurs années sans revenir à la cour. Pendant cette absence, elle avait donné ses soins à l'éducation de sa fille ; mais elle ne travailla pas seulement à cultiver son esprit et sa beauté ; elle songea aussi à lui donner de la vertu et à la lui rendre aimable.

La voyant dans sa seizième année, elle voulut la mener à la cour. Lorsqu'elle arriva, le vidame alla au-devant d'elle; il fut surpris de la grande beauté de mademoiselle de Chartres, et il en fut surpris avec raison.

La blancheur de son teint et ses cheveux blonds lui donnaient un éclat que l'on n'a jamais vu qu'à elle ; tous ses traits étaient réguliers, et son visage et sa personne étaient pleins de grâce et de charmes.

5. *Accord ou désaccord*

[Monsieur de Clèves] la pressa de lui faire connaître quels étaient les sentiments qu'elle avait pour lui, et il dit que ceux qu'il avait pour elle étaient d'une nature qui le rendrait éternellement malheureux, si elle n'obéissait que par devoir aux volontés de madame sa mère.

Comme mademoiselle de Chartres avait le coeur très noble et très bien fait, [sa] reconnaissance donna à ses réponses et à ses paroles un certain air de douceur qui suffisait pour donner de l'espérance à un homme aussi éperdument amoureux que l'était ce prince.

Elle rendit compte à sa mère de cette conversation, et madame de Chartres lui dit qu'il y avait tant de grandeur et de bonnes qualités dans monsieur de Clèves [...] que, si elle sentait son inclination portée à l'épouser, elle y consentirait avec joie.

Mademoiselle de Chartres répondit qu'elle lui remarquait les mêmes bonnes qualités, qu'elle l'épouserait même avec moins de répugnance qu'un autre, mais qu'elle n'avait aucune inclination particulière pour sa personne.

Dès le lendemain, ce prince fit parler à madame de Chartres ; [...] elle ne craignit point de donner à sa fille un mari qu'elle ne pût aimer.

6. *Enquête sur les sentiments*

— Il est vrai, lui répliqua-t-il, que vous me donnez de certaines apparences dont je serais content, s'il y avait quelque chose au-delà ; mais au lieu que la bienséance vous retienne, c'est elle seule qui vous fait faire ce que vous faites. Je ne touche ni votre inclination ni votre coeur, et ma présence ne vous donne ni de plaisir ni de trouble.

— Vous ne sauriez douter, reprit-elle, que je n'aie de la joie de vous voir, et je rougis si souvent en vous voyant, que vous ne sauriez douter aussi que votre vue ne me donne du trouble.

— Je ne me trompe pas à votre rougeur, répondit-il ; c'est un sentiment de modestie, et non pas un mouvement de votre coeur, et je n'en tire que l'avantage que j'en dois tirer.

[Madame de Clèves] ne savait que répondre, et ces distinctions étaient au-dessus de ses connaissances. Monsieur de Clèves ne voyait que trop combien elle était éloignée d'avoir pour lui des sentiments qui le pouvaient satisfaire, puisqu'il lui paraissait même qu'elle ne les entendait pas.

7. *La rencontre*

Le bal commença, et comme elle dansait avec monsieur de Guise, il se fit un assez grand bruit vers la porte de la salle, comme de quelqu'un qui entrait, et à qui on faisait place.

Madame de Clèves acheva de danser et pendant qu'elle cherchait des yeux quelqu'un qu'elle avait dessein de prendre, le roi lui cria de prendre celui qui arrivait.

Elle se tourna, et vit un homme qu'elle crut d'abord ne pouvoir être que monsieur de Nemours, qui passait par-dessus quelques sièges pour arriver où l'on dansait.

Ce prince était fait d'une sorte, qu'il était difficile de n'être pas surprise de le voir quand on ne l'avait jamais vu, surtout ce soir-là, où le soin qu'il avait pris de se parer augmentait encore l'air brillant qui était dans sa personne ; mais il était difficile aussi de voir madame de Clèves pour la première fois, sans avoir un grand étonnement.

Monsieur de Nemours fut tellement surpris de sa beauté, que, lorsqu'il fut proche d'elle, et qu'elle lui fit la révérence, il ne put s'empêcher de donner des marques de son admiration. Quand ils commencèrent à danser, il s'éleva dans la salle un murmure de louanges.

8. *Questions sur le nom*

Le roi et les reines se souvinrent qu'ils ne s'étaient jamais vus, et trouvèrent quelque chose de singulier de les voir danser ensemble sans se connaître.

Ils les appelèrent quand ils eurent fini, sans leur donner le loisir de parler à personne, et leur demandèrent s'ils n'avaient pas bien envie de savoir qui ils étaient, et s'ils ne s'en doutaient point.

— Pour moi, Madame, dit monsieur de Nemours, je n'ai pas d'incertitude ; mais comme madame de Clèves n'a pas les mêmes raisons pour deviner qui je suis que celles que j'ai pour la reconnaître, je voudrais bien que Votre Majesté eût la bonté de lui apprendre mon nom.

— Je crois, dit madame la dauphine, qu'elle le sait aussi bien que vous savez le sien.

— Je vous assure, Madame, reprit madame de Clèves, qui paraissait un peu embarrassée, que je ne devine pas si bien que vous pensez.

— Vous devinez fort bien, répondit madame la dauphine ; et il y a même quelque chose d'obligeant pour monsieur de Nemours, à ne vouloir pas avouer que vous le connaissez sans l'avoir jamais vu.

9. *Le testament maternel*

Madame de Chartres empira si considérablement, que l'on commença à désespérer de sa vie

— Il faut nous quitter, ma fille, lui dit-elle, en lui tendant la main ; le péril où je vous laisse, et le besoin que vous avez de moi, augmentent le déplaisir que j'ai de vous quitter.

Vous avez de l'inclination pour monsieur de Nemours ; je ne vous demande point de me l'avouer. Il y a déjà longtemps que je me suis aperçue de cette inclination.

Vous ne la connaissez que trop présentement ; vous êtes sur le bord du précipice : il faut de grands efforts et de grandes violences pour vous retenir.

Songez ce que vous devez à votre mari ; songez ce que vous devez à vous-même [...].

Ayez de la force et du courage, ma fille, retirez-vous de la cour, obligez votre mari de vous emmener ; ne craignez point de prendre des partis trop rudes et trop difficiles [...].

ils seront plus doux dans les suites que les malheurs d'une galanterie.

10. *Un trouble dont elle n'était pas maîtresse*

La vue de monsieur de Nemours acheva de lui donner une rougeur qui ne diminuait pas sa beauté.

Il demeura quelque temps sans pouvoir parler. Madame de Clèves n'était pas moins interdite, de sorte qu'ils gardèrent assez longtemps le silence. Enfin monsieur de Nemours prit la parole.

Madame de Clèves entendait aisément la part qu'elle avait à ces paroles.

Il lui semblait qu'elle devait y répondre, et ne les pas souffrir. Il lui semblait aussi qu'elle ne devait pas les entendre, ni témoigner qu'elle les prît pour elle.

Elle croyait devoir parler, et croyait ne devoir rien dire. Le discours de monsieur de Nemours lui plaisait et l'offensait quasi également.

L'inclination qu'elle avait pour ce prince lui donnait un trouble dont elle n'était pas maîtresse. Elle demeurait donc sans répondre.

11. *L'art du silence (le vol du portrait)*

Madame de Clèves aperçut, par un des rideaux qui n'était qu'à demi fermé, monsieur de Nemours, le dos contre la table, qui était au pied du lit, et elle vit que, sans tourner la tête, il prenait adroitement quelque chose sur cette table.

Elle n'eut pas de peine à deviner que c'était son portrait, et elle en fut si troublée, que madame la dauphine remarqua qu'elle ne l'écoutait pas, et lui demanda tout haut ce qu'elle regardait.

Monsieur de Nemours se tourna à ces paroles ; il rencontra les yeux de madame de Clèves, qui étaient encore attachés sur lui, et il pensa qu'il n'était pas impossible qu'elle eût vu ce qu'il venait de faire.

Madame de Clèves n'était pas peu embarrassée.

La raison voulait qu'elle demandât son portrait ; mais en le demandant publiquement, c'était apprendre à tout le monde les sentiments que ce prince avait pour elle, et en le lui demandant en particulier, c'était quasi l'engager à lui parler de sa passion.

Enfin elle jugea qu'il valait mieux le lui laisser, et elle fut bien aise de lui accorder une faveur qu'elle lui pouvait faire, sans qu'il sût même qu'elle la lui faisait.

12. *Le courage de la fuite*

Elle avait ignoré jusqu'alors les inquiétudes mortelles de la défiance et de la jalousie ; elle n'avait pensé qu'à se défendre d'aimer monsieur de Nemours, et elle n'avait point encore commencé à craindre qu'il en aimât une autre.

Elle fut étonnée de n'avoir point encore pensé combien il était peu vraisemblable qu'un homme comme monsieur de Nemours, qui avait toujours fait paraître tant de légèreté parmi les femmes, fût capable d'un attachement sincère et durable.

Elle trouva qu'il était presque impossible qu'elle pût être contente de sa passion.

« Mais quand je le pourrais être, disait-elle, qu'en veux-je faire ? Veux-je la souffrir ? Veux-je y répondre ? Veux-je m'engager dans une galanterie ? Veux-je manquer à monsieur de Clèves ? Veux-je me manquer à moi-même ?

Et veux-je enfin m'exposer aux cruels repentirs et aux mortelles douleurs que donne l'amour ?

Je suis vaincue et surmontée par une inclination qui m'entraîne malgré moi. Toutes mes résolutions sont inutiles.

Il faut m'arracher de la présence de monsieur de Nemours ; il faut m'en aller à la campagne, quelque bizarre que puisse paraître mon voyage. »

13. *Un aveu héroïque*

Monsieur de Clèves disait à sa femme :

— Mais pourquoi ne voulez-vous point revenir à Paris ? Qui vous peut retenir à la campagne ? Vous avez depuis quelque temps un goût pour la solitude qui m'étonne et qui m'afflige parce qu'il nous sépare. [...]

Madame de Clèves ne répondit point ; et son silence achevant de confirmer son mari dans ce qu'il avait pensé :

— Vous ne me dites rien, reprit-il, et c'est me dire que je ne me trompe pas.

— Eh bien, Monsieur, lui répondit-elle en se jetant à ses genoux, je vais vous faire un aveu que l'on n'a jamais fait à son mari, mais l'innocence de ma conduite et de mes intentions m'en donne la force.

Il est vrai que j'ai des raisons de m'éloigner de la cour, et que je veux éviter les périls où se trouvent quelquefois les personnes de mon âge.

Je n'ai jamais donné nulle marque de faiblesse, et je ne craindrais pas d'en laisser paraître, si vous me laissiez la liberté de me retirer de la cour, ou si j'avais encore madame de Chartres pour aider à me conduire.

Je vous demande mille pardons, si j'ai des sentiments qui vous déplaisent, du moins je ne vous déplairai jamais par mes actions.

14. *Derniers beaux jours*

Enfin, le jour du tournoi arriva. Les reines se rendirent dans les galeries qui leur avaient été destinés. Les quatre tenants parurent au bout de la lice, avec une quantité de chevaux et de livrées qui faisaient le plus magnifique spectacle qui eût jamais paru en France.

Jamais on n'a fait voir tant d'adresse que les quatre tenants en firent paraître.

Sur le soir, comme tout était presque fini et que l'on était près de se retirer, le malheur de l'État fit que le roi voulut encore rompre une lance. Il manda au comte de Montgomery qui était extrêmement adroit, qu'il se mît sur la lice.

Il courut, les lances se brisèrent, et un éclat de celle du comte de Montgomery lui donna dans l'oeil et y demeura. Ce prince tomba du coup.

On peut juger quel trouble et quelle affliction apporta un accident si funeste dans une journée destinée à la joie.

Sitôt que le roi fut mort, [...] la duchesse de Valentinois fut chassée de la cour ; on fit revenir le cardinal de Tournon, ennemi déclaré du connétable, et le chancelier Olivier, ennemi déclaré de la duchesse de Valentinois.

Enfin, la cour changea entièrement de face.

15. *Voir sans être vu : aimer de loin*

Sitôt que la nuit fut venue, [Monsieur de Nemours] se rangea derrière une des fenêtres, qui servait de porte, pour voir ce que faisait madame de Clèves.

Il vit qu'elle était seule ; mais il la vit d'une si admirable beauté, qu'à peine fut-il maître du transport que lui donna cette vue.

Il faisait chaud, et elle n'avait rien sur sa tête et sur sa gorge, que ses cheveux confusément rattachés.

Elle était sur un lit de repos, avec une table devant elle, où il y avait plusieurs corbeilles pleines de rubans ; elle en choisit quelques-uns, et monsieur de Nemours remarqua que c'étaient des mêmes couleurs qu'il avait portées au tournoi.

Elle prit un flambeau et s'en alla proche d'une grande table, vis-à-vis du tableau du siège de Metz, où était le portrait de monsieur de Nemours ; elle s'assit, et se mit à regarder ce portrait avec une attention et une rêverie que la passion seule peut donner.

On ne peut exprimer ce que sentit monsieur de Nemours dans ce moment. Voir au milieu de la nuit, dans le plus beau lieu du monde, une personne qu'il adorait ; la voir sans qu'elle sût qu'il la voyait, et la voir tout occupée de choses qui avaient du rapport à lui et à la passion qu'elle lui cachait, c'est ce qui n'a jamais été goûté ni imaginé par nul autre amant.

16. *Un malentendu tragique*

— Je n'ai rien à vous apprendre, répondit le gentilhomme, sur quoi on puisse faire de jugement assuré. Il est vrai que monsieur de Nemours a entré deux nuits de suite dans le jardin de la forêt.

— C'est assez, répliqua monsieur de Clèves, c'est assez, en lui faisant encore signe de se retirer, et je n'ai pas besoin d'un plus grand éclaircissement.

Monsieur de Clèves ne put résister à l'accablement où il se trouva. La fièvre lui prit dès la nuit même, et avec de si grands accidents, que dès ce moment sa maladie parut très dangereuse.

Il languit néanmoins encore quelques jours, et mourut enfin avec une constance admirable.

La douleur de [Madame de Clèves] passait les bornes de la raison. Ce mari mourant, et mourant à cause d'elle et avec tant de tendresse pour elle, ne lui sortait point de l'esprit.

Elle repassait incessamment tout ce qu'elle lui devait, et elle se faisait un crime de n'avoir pas eu de la passion pour lui, comme si c'eût été une chose qui eût été en son pouvoir.

17. *Aimer sans céder*

Madame de Clèves céda pour la première fois au penchant qu'elle avait pour M. de Nemours, et le regardant avec des yeux pleins de douceur et de charmes :

— Je veux vous parler encore avec la même sincérité que j'ai déjà commencé, reprit-elle.

Je crois devoir à votre attachement la faible récompense de ne vous cacher aucun de mes sentiments, et de vous les laisser voir tels qu'ils sont.

Ce sera apparemment la seule fois de ma vie que je me donnerai la liberté de vous les faire paraître ; néanmoins je ne saurais vous avouer, sans honte, que la certitude de n'être plus aimée de vous, comme je le suis, me paraît un si horrible malheur, que, quand je n'aurais point des raisons de devoir insurmontables, je doute si je pourrais me résoudre à m'exposer à ce malheur.

Je sais que vous êtes libre, que je le suis, et que les choses sont d'une sorte que le public n'aurait peut-être pas sujet de vous blâmer, ni moi non plus, quand nous nous engagerions ensemble pour jamais. Mais les hommes conservent-ils de la passion dans ces engagements éternels ?

Je sais bien qu'il n'y a rien de plus difficile que ce que j'entreprends, mais je vous conjure, par tout le pouvoir que j'ai sur vous, de ne chercher aucune occasion de me voir.

18. *Le départ*

Elle jugea que l'absence seule et l'éloignement pouvaient lui donner quelque force. [...] De grandes terres qu'elle avait vers les Pyrénées lui parurent le lieu le plus propre qu'elle pût choisir.

Madame de Clèves, dont l'esprit avait été si agité, tomba dans une maladie violente sitôt qu'elle fut arrivée chez elle. [...] Lorsqu'elle revint de cet état, elle trouva néanmoins que monsieur de Nemours n'était pas effacé de son cœur. Il se passa un assez grand combat en elle-même. Enfin, elle surmonta les restes de cette passion qui était affaiblie par les sentiments que sa maladie lui avait donnés.

Elle se retira, sur le prétexte de changer d'air, dans une maison religieuse, sans faire paraître un dessein arrêté de renoncer à la cour.

Monsieur de Nemours pensa expirer de douleur.

Enfin, des années entières s'étant passées, le temps et l'absence ralentirent sa douleur et éteignirent sa passion.

Madame de Clèves vécut d'une sorte qui ne laissa pas d'apparence qu'elle pût jamais revenir. Elle passait une partie de l'année dans cette maison religieuse, et l'autre chez elle ; mais dans une retraite et dans des occupations plus saintes que celles des couvents les plus austères ; et sa vie, qui fut assez courte, laissa des exemples de vertu inimitables.

FIN